

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVRELET, libraires ;

A PARIS.
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 49 minut. soir, Omnibus.
4 — 32 — — Express.
4 — 1 — matin, Express-Poste.
10 — 28 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. matin, Express.
11 — 51 — — Omnibus.
6 — 6 — soir, Omnibus.
9 — 23 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les journaux de Londres complètent aujourd'hui la déclaration de lord Palmerston, sans nous donner encore cependant aucun résultat définitif, après le refoulement des Cipayes dans la ville Delhi. Ce qui reste acquis seulement c'est que les troupes anglaises ont réellement emporté un avantage signalé, dans leur première rencontre avec les révoltés. Ces troupes ont abordé les Cipayes, bien qu'ils fussent établis dans une forte position, à Badalla-Seraï, et cette position a été emportée avec tous ses canons. La poursuite a été si vive que tous les canonniers sautaient à bas de leurs chevaux et abandonnaient leurs pièces de campagne sur la route. Outre les 26 canons, on a pris une grande quantité de munitions et d'instruments propres à travailler aux retranchements.

Malheureusement pour les Anglais, la chaleur était étouffante. Les soldats ont eu plus à souffrir de l'ardeur du soleil que du feu de l'ennemi. Plusieurs sont tombés frappés de mort par l'effet de l'élevation de la température, et beaucoup ont été plus ou moins gravement incommodés. La perte a été de 40 hommes en 2 jours, sur un effectif de dix-huit cents. Cette circonstance n'a été qu'à demi compensée par la jonction des troupes régulières de Meerut avec le corps principal de l'armée britannique.

En somme, les troupes qui investissent Delhi, sont campées sur le champ de manœuvres, ayant en leur pouvoir les hauteurs qui se trouvent entre les cantonnements et la ville. Elles sont donc en position de commencer immédiatement le siège.

Ainsi qu'on le sait déjà, Delhi est entourée d'une muraille perpendiculaire, percée de meurtrières et hort d'état de tenir contre l'artillerie moderne.

Il n'est que trop vrai, au reste, qu'une plus forte tâche est réservée au nouveau commandant en chef. La nouvelle télégraphique qui annonce au gouvernement britannique la disparition de 30.000 hommes de l'armée du Bengale, est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les feuilles anglaises nous apprennent que sir Colin Campbell sera à

Calcutta vers le 16 du mois d'août, mais d'ici là, il pourra se passer bien des choses. — Havas.

EXTÉRIEUR.

ITALIE. — Rome, le 8 juillet 1857. — Ce matin même est mort le général Farina, ministre des armes. (C'est ainsi qu'on appelle ici le ministre de la guerre.) Il a succombé à une fièvre apoplectique.

La triste échaffourée qui a ensanglanté Gênes, Livourne et Ponza, et qui a fini à Sapri, n'a eu aucun retentissement dans les Etats pontificaux. On se demande comment pareille entreprise a pu trouver des hommes prêts à sacrifier leur existence, ou pour le moins leur liberté. Les faits ont clairement démontré que les populations étaient non-seulement étrangères, mais tout-à-fait hostiles à un mouvement de cette nature. A Gênes et Livourne tout est promptement rentré dans l'ordre. A Ponza, il s'est trouvé des détenus qui n'ont pas voulu quitter les prisons que l'on venait d'ouvrir. A Sapri, les Urbains (espèce de garde nationale) étant aux moissons, les ont promptement quittés pour repousser les deux cents hommes que le *Ca-gliari* avait débarqués.

Il me revient de Gênes aussi bien que de Livourne et de Naples, que l'on avait persuadé à ceux qui ont pris part à cet acte insensé que la Sicile était en plein soulèvement, les Romagnes et la Toscane insurgées, et que leur présence aurait décidé les habitants de la côte de Naples à proclamer la république! Que penser de pareilles manœuvres et de ceux qui s'y laissent prendre au péril de leur vie? La facilité avec laquelle l'ordre a été rétabli partout, montre bien quelles sont les dispositions de l'Italie. — L. Boniface. (Constitutionnel.)

INDE. — Les journaux anglais donnent des nouvelles détaillées de l'Inde. La dépêche suivante, datée du 8 juin, sous les murs de Delhi, a été adressée au gouverneur-général à Bombay :

« Nous avons obtenu un bon avantage aujourd'hui, et nous sommes campés sur le champ de manœuvres, ayant en notre pouvoir les hauteurs qui se trouvent entre les cantonnements et la ville, et

en position à Badulla-Seraï, position qui a été emportée avec la prise de tous les canons. La poursuite a été si vive que les canonniers sautaient à bas de leurs chevaux et abandonnaient les pièces de campagne sur la route. Les pièces de gros calibre restent en position. On a pris aujourd'hui 26 canons, en tout, et une grande quantité de munitions et d'instruments propres à travailler aux retranchements. »

On lit, en outre, dans la correspondance du *Times*, datée de Bombay, le 13 juin :

« Les troupes de Meerut, sous les ordres du brigadier Wilson, qui sont à Ghazi-oud-Din-Nugger, paraissent être retournées à Bhagput, après avoir traversé la Jumma sur le pont de cette ville, et avoir rejoint le corps principal de l'armée à Alipore, à une journée de marche de Delhi.

« Nous avons perdu quarante hommes en deux jours. Les soldats ont eu plus à souffrir de l'ardeur du soleil que du feu de l'ennemi. Plusieurs sont tombés frappés de mort par l'effet de la chaleur, et beaucoup ont été plus ou moins gravement incommodés. L'aide-chirurgien Moore, des carabinières, a été mortellement blessé.

« Les nouvelles d'Agra, qui n'ont d'autre autorité que le récit d'un indigène, disent qu'une panique régnait parmi les insurgés de Delhi, que 500 cavaliers s'étaient enfuis de la ville et que le roi désirait se mettre sous notre protection. »

CHINE. — Le gouvernement belge a fait publier dans sa feuille officielle le rapport suivant de M. J. Scarth, consul de Belgique à Shanghai :

« Hong-Kong, le 9 mai 1857.

« Monsieur le ministre.

« Mes dépêches précédentes vous auront suffisamment préparé aux difficultés croissantes qui surgissent en Chine. Dans ma dernière lettre, je disais que la province de Hong-Kong serait bientôt livrée à l'anarchie et que le peuple dépendrait en grande partie de l'étranger pour se procurer des vivres et en appellerait même à la protection de l'Angleterre. déjà l'on m'a annoncé des désordres très-sérieux qui ont eu lieu non loin de Canton, et dans certaines localités la disette des grains est si grande que des gens vendent leurs enfants pour se pro-

FEUILLETON

MADEMOISELLE DE CARDONNE.

(Suite.)

La capresse écoute cette horrible menace sans sourcilier.

— Ce n'est pas tout, reprit Dessalines, ta fille subira le même supplice, et elle le subira sous tes yeux afin que ma vengeance soit complète. — Tu l'aimes donc cette femme? — Je n'ai pas de comptes à te rendre.... Ne te figure pas que tu pourras te débarrasser de moi aisément; je me connais en poisons, et mon cuisinier n'est pas facile à gagner.... Tu m'as bien entendu, bien compris, nous sommes d'accord? — Oui. — A la bonne heure. Maintenant, que veux-tu que je dise à l'amiral? je me suis beaucoup avancé en annonçant que j'avais des soupçons... alors, je l'avoue, je ne songeais qu'à toi. — Tu diras n'avoir rien éclairci, et tes soupçons se porteront sur Smarth. — Sur quoi baser cette dénonciation? — Sur ses fréquentes absences la nuit. Ces absences sont secrètes, j'en ai pénétré le ministère. — Mais le vieux marin se justifiera d'un seul mot. — Il ne le dira pas, ce mot, et se laissera accuser plutôt que de vendre son secret. — Et ce secret? — Que t'importe? — C'est bon! avant peu j'aurai besoin de toi, sans doute; sois prête à me servir!... Maintenant, retire-toi, laisse-moi faire ma

sieste en paix.... j'espère que le diner sera bon.

Dessalines se roula sur le canapé, où il ne tarda pas à s'endormir. La capresse était sortie de la chambre, mais était restée dans un corridor voisin; bientôt elle entendit les ronflements sonores du général; alors, elle vint coller son oreille à la porte de l'appartement, et pressant l'ongle du pouce de sa main droite, elle en fit couler une goutte d'une liqueur verdâtre et glutineuse qu'elle regarda en souriant.

— J'ai la de quoi tuer un cheval, se dit-elle... Cet homme me gêne... et, cependant, il me sert; c'est un fleau!... Non, son heure n'est pas venue... d'ailleurs, s'il l'aime, je serai bien mieux vengée.... Allons, dors, tigre et bourreau!

La capresse se retira à pas de loup. Au bas de l'escalier, elle rencontra M^{lle} de Cardonne :

— Vous voilà bien belle pour ces brigands, mam'zelle? — Que veux-tu, ma pauvre Médi? lorsqu'il faut du courage, on n'en saurait trop avoir. — Ah! maîtresse, le bon Dieu bénira votre dévouement. — Hélas! je crains bien que le bon Dieu ne nous abandonne, au contraire... ces meurtres m'épouvantent, non pour moi, mais pour nos pauvres nègres, pour mon père, que le chagrin tuera... je n'ose plus nommer personne; j'ai même envie de te chasser, Médi, car je pourrais te porter malheur.

La capresse se mit à genoux, et baisa les pieds de Nancy qui voulait la relever.

— Chère mam'zelle, rassurez-vous; je suis trop vieille pour exciter leur méchanceté, et puis je connais les nègres, voyez-vous; ils savent que je souffre de tout ce qui vous fait souffrir, et ils ne me tuent que la dernière.... Avez-vous parlé à M. le comte? — Oui, mais sans succès; il ne veut rien entendre, il ne veut même pas interroger.... — Tant pis! tant pis! je mettrais, moi, ma main au feu... Tenez, cette nuit encore, il doit sortir, sans doute pour aller où vous savez. — En es-tu bien sûre? Je ne sais pas s'il ira au morne comme d'habitude, mais je sais qu'il sortira. — A quelle heure? — Quand on sera couché... Mais chut! voilà votre père.

Nancy et la capresse se séparèrent.

VII.

Obeissant de grand cœur à l'ordre du comte, Smarth était allé se mettre en tenue de marin. Il avait tiré d'une petite armoire remplie de ses plus chères défroques une belle veste en drap bleu à galons d'or, ornée au collet de deux ancrs surmontées de fleurs de lis; il avait noué à sa taille une ceinture en soie rouge, et s'était coiffé d'une casquette ronde en cuir verni. Sous ce costume dégingé, le brave matelot avait bonne mine; son visage, empreint de cette douceur qui reflète la force unie à la sérénité du cœur, semblait s'être rajéuni; il s'examina avec coquetterie dans un miroir qu'il ne consultait que tous les dimanches, et, content de sa personne, il vint trouver Martial.

curer de la nourriture. L'on estime que les importations de riz étranger, provenant de Siam et de l'Inde, s'élevaient dans cette colonie jusqu'à la valeur de 3,000,000 de dollars, que paient les Chinois, tandis que tous les autres commerces sont arrêtés, et maintenant les prix sont à peu près doublés en comparaison des temps ordinaires.

» En résumé, ce sont des prix de famine.

» En juin ou juillet, les forces anglaises s'élèveront à 15,000 hommes environ, qui occuperont probablement Canton. Le commerce reprendra alors, et il est à espérer que la condition du peuple s'améliorera. Mais le pays est dans un tel état de désorganisation, qu'il est probable qu'on chargera les Anglais de rétablir l'ordre dans les principaux districts à thé, au nord de Fo-kien. Le gouvernement a été renversé, l'on conçoit des craintes pour la sûreté de Foo-chow, et l'énorme commerce de thé qui se faisait dans ces localités recevra un coup terrible. S. Exc. l'amiral Michael Seymour a envoyé deux vaisseaux de plus dans ce port pour y protéger les intérêts des sujets anglais. Le vice-roi avait essayé de négocier un emprunt avec les étrangers, mais je n'ai pas appris qu'il ait réussi. Le papier du gouvernement a baissé de 40 p. 100.

» Voici quelle est la position des rebelles de Nankin. Dans la province de Keang-See, ils occupent cinq places principales. Les impérialistes assiègent l'une d'elles. Dans six autres préfectures, ils agissent sans opposition. Les impérialistes conservent encore la capitale de Kiang-Loo et deux autres villes de la province.

» Dans la province d'Agan, où les rebelles sont en possession de plusieurs places principales, le peuple leur paie des taxes et adopte leur costume. A Fo-kien, le gouvernement pourra être considéré comme puissant, lorsque ses forces seront organisées, mais actuellement la partie nord-ouest de cette province est désolée par des bandits, qui, de temps en temps, sont remplacés par les insurgés.

» Les villes de Kiang-Soo, Nankin et quelques autres villes principales sont occupées sans conteste. Kwang-See est parcourue par différentes bandes de rebelles de province, et plusieurs autres parties de l'empire sont aussi troublées.

» Le différend anglais à Canton ajoutera, sans aucun doute, aux difficultés dans lesquelles se trouve l'empereur, mais ce n'est pas à cela que peut être attribué l'état misérable du pays.

S. Exc. l'amiral Seymour a conduit toutes les opérations de la façon la plus humaine et la plus douce; je puis assurer, comme l'ayant vu de mes yeux, que le soi-disant bombardement de Canton s'est fait de manière à causer au peuple le moins de mal possible, tandis que l'on punissait les autorités.

» J'ai l'honneur, etc.

AFRIQUE FRANÇAISE.

La correspondance particulière du *Moniteur de l'armée* apporte les lettres suivantes :

« Djemma-el-Korn, chez les Menguillet, le 6 juillet 1857.

» Notre expédition continue à produire les résultats que les prévisions du maréchal avaient déterminés. Les combats ont cessé depuis le 25 juin; nos troupes parcourent le pays, y séjournent, et

par leur présence amènent la décomposition de cette société qu'on appelait Kabylie. A l'exception de trois, toutes les tribus ont fait leur soumission. Les grands personnages du pays, les instigateurs de la guerre, sont à notre merci, et demandent à gagner Tunis ou la Syrie.

» En un mot, la Kabylie est lasse de la lutte, lasse de son anarchie. Elle a pu apprécier notre valeur, elle connaît notre loyauté dans nos rapports, et ne veut plus prolonger une situation qui ne lui apporte que désordre, misère, pertes d'hommes, pertes de biens. Cette race, que distingue un profond sentiment d'honnêteté, sera une excellente acquisition pour la France, et si l'on ne veut considérer notre conquête qu'au point de vue financier, on peut dire que c'est une très-bonne opération, qui rapportera à la métropole plusieurs centaines de mille francs de rente. Dans un autre ordre d'idées, la Kabylie nous donnera de bons soldats, de rudes travailleurs, des amis, je crois, et c'est rare en Algérie, malgré les apparences.

» On reste confondu en présence de la loyauté de ces montagnards, de ces gens ignorants et fanatiques. Le combat est livré, les villages dévorés par les flammes, la dévastation a produit ses désastreux effets; la paix se conclut; eh bien! quoique les ruines soient encore fumantes, la parole est sacrée pour tous, pas un vol, pas un assassinat, et cependant le Français est l'homme le plus confiant, le plus imprudent du globe. Les marchés sont ouverts; on vit, on se mêle, comme si on appartenait à la même race; les figures sont franches, et rien n'indique le souvenir de malheurs tout récents. Dans toutes les transactions règne la plus grande loyauté; l'enfant même pénètre sans crainte dans nos tentes, et nous dit avec orgueil que, chez eux, il n'y a pas de trahison. Quelle différence avec la race arabe!

» Ce peuple kabyle nous apparaît sous un jour inexplicable et qui nous frappe d'étonnement. Ainsi, les Beni-Raten ont été soumis après la journée du 24 mai; un mois après, le 24 juin, ces mêmes hommes marchent avec nous et sont aux premiers rangs à l'attaque d'Aguemoun-Izen. Chaque soumission nous donne des auxiliaires pour achever notre conquête. Ce sont les Kabyles qui forcent les grands personnages à s'éloigner; ce sont eux qui veulent que toutes les tribus se soumettent, et à cet effet nous offrent le concours de leurs bras.

» Notre conquête de la Kabylie se présente donc dans des conditions exceptionnelles. C'est un peuple que nous nous agréons, et, pour y parvenir, il fallait le déploiement de toutes les forces de notre armée d'Afrique, la prudence de notre gouverneur général, la sagesse de ses combinaisons. Cette conquête nous coûtera peu de sang, mais rapportera à la France, à l'Algérie, beaucoup de gloire, beaucoup de profit. Désormais la Kabylie est à nous. Sans doute, il faudra la visiter encore et avec des forces respectables, car ce n'est pas en un jour, en une année, qu'on organise une société, qu'on en fait disparaître les mauvais éléments, les mauvaises passions. Le temps consolidera notre œuvre, et depuis le maréchal jusqu'au simple soldat, nous sommes fiers d'avoir été appelés à prendre part à cette opération.

» Les chaleurs commencent à se faire sentir, malgré l'élévation des montagnes que nous par-

conrons. L'état sanitaire de l'armée se maintient dans les conditions les plus avantageuses. A la fin du mois, les troupes seront probablement cantonnées, et le bien-être aura bientôt réparé les fatigues de la campagne.

« Djemma-el-Korn, le 6 juillet.

« Voilà notre expédition qui approche de sa fin, et jamais, à coup sûr, en aucun temps, on aura obtenu des résultats plus complets. Vous connaissez le détail de tous nos combats et des soumissions qu'ils ont amenées. Chaque jour, notre influence grandit, la démoralisation augmente, et quelque tribu nouvelle vient demander l'aman. La grande confédération des Zouaouas y a passé tout entière, et de tant de tribus insoumises, dont plusieurs même n'avaient jamais, pour ainsi dire, vu le feu de nos bivouacs, ils n'en reste plus que trois, les Beni-Touragh, les Illilten et les Beni-Hidjer, ébranlés, hésitantes, et en pourparlers déjà.

» La colonne Mac-Mahon marche sur elles d'un côté, pendant que la colonne Maissiat, venue de l'Oued-Sahel par les crêtes du Djurdjura, les attaque de l'autre par le haut. Quelques jours de poudre, un ou deux pent-être, et tout sera dit, et le vœu formé au commencement de la campagne de voir le maréchal Randon pousser ses conquêtes de cette année jusqu'au K'sar-K'bouch sera accompli et au-delà. Pendant ce temps, les colonnes Renault et Jusuf foulent le sol des tribus nouvellement soumises, prennent position, si je puis le dire, et pressent la rentrée de l'impôt, qui se fait du reste sans trop de difficultés.

» Si-el-Djoudi, le bach-aga des Zouaouas, que sa puissance passée avait aveuglé au point de le faire renoncer à notre alliance, élever bannière contre bannière, et se placer à la tête des insoumis; Si-el-Djoudi, après le combat d'Icheriden, ne sachant dans quelle tribu trouver un asile sûr, craignant d'être livré par les siens, est venu se remettre, avec son fils, aux mains du maréchal; il se trouve aujourd'hui prisonnier à Alger.

» Hier, c'était El-Hadj-Omar, l'ancien chef de la zaoua de Si-Abd-er-Rahman, le fauteur des troubles éclatés l'année dernière chez les Guechtoulas, qui venait à son tour demander grâce. Demain peut-être ce sera Cheikh Bou-Arab, le grand agitateur des Beni-Raten. Voilà donc tout cet édifice à terre et je doute qu'il se relève jamais.

Que vous dirai-je d'intéressant sur les mœurs et les choses de ce pays? Le Kabyle est généralement honnête, et il est bien rare qu'il trompe la confiance qui a été prise en lui. Vous connaissez sans doute l'histoire de nos petits pourvoyeurs de fourrages de Souk-el-Arba. Souvent la monnaie nous manquait pour les payer, et nous leur donnions une pièce blanche, en leur disant: « Demain tu apporteras en herbe ce que tu restes devoir encore. » Jamais ils n'y ont manqué. Le jour même parfois, quelques heures après, ils revenaient tout fiers avec leur herbe, en disant: « Entre nous il n'y a pas de tromperie. »

» Il y a trois jours, chez les Benni-Jeoni soumis de la veille, un bijoutier indigène, — vous savez que la bijouterie est une des industries de cette tribu, — apporte au maréchal un bijou d'un grand prix. Le maréchal l'achète; mais le bijou n'était pas fini et l'artiste demandait encore quelques jours de tra-

Le sergent, las de réfléchir aux embarras de sa position présente et aux catastrophes dont il était menacé, s'était endormi d'un œil, comme on dit en style de guerre, et faisait des rêves d'autant moins agréables qu'ils s'éloignaient peu de la réalité. L'Enjoleur était en train de se voir pendre lorsque Smarth lui frappa sur l'épaule.

— Ah! ah! grand merci! fit Martial en se frottant les yeux, je croyais n'être plus de ce monde. — Ah bah! et pourquoi donc? — Pourquoi?... dame! parce que... c'est une bête d'idée, mais n'en parlons plus... Tiens! vous aussi vous portez des sardines sur vos manches; nous sommes donc collègues? — Un peu, si ce n'est que nous ne faisons pas nos étapes de la même façon. — Oui, oui, je vois ça, vous êtes marin; fiebu métier, quoiqu'il soit sans poussière. — Fiebu métier! reprit Smarth en se redressant. — Pardienne! est-ce que je ne viens pas d'en tâter? trente-trois jours de mal de mer, c'est-à-dire trente-trois jours de diète et de vomissements à grand orchestre; aussi... Que diable vais-je rabâcher... mettons que je n'ai rien dit et n'en parlons plus. — Voilà une phrase que vous paraissent aimer, camarade? — Quelle phrase, citoyen matelot? — Depuis que je vous connais, je vous ai entendu dire au moins dix fois « n'en parlons plus. » — C'est possible. Quand j'ai faim, je rade. — Allons donc manger un morceau sur le pouce; il ne faut jamais faire crier son ventre. — Quant à ça,

présent! me voilà solide au poste; ces gueux-là ne m'ont encore nourri que de patates. — De qui parlez-vous? — Hein? — Vous avez dit: ces gueux-là. — Ne faites pas attention, citoyen; je parle toujours comme ça de mes amis, c'est plus familier.

Smarth conduisit le sergent dans sa chambre, le fit asseoir et le pria d'attendre quelques minutes.

Martial se mit à regarder les murs en forme de passe-temps, et il s'arrêta devant une superbe hache d'abordage, fixée à la tapisserie par un râtelier d'ébène.

— Voilà un joli petit instrument, se dit l'Enjoleur; je crois, Dieu me pardonne, que le manche est en argent... Tiens! tiens! tiens! qu'est-ce que je vois là!

Il décrocha l'arme et l'examina avec soin.

— Des fleurs de lis!... je suis chez un nègre ci-devant!... c'est drôle... il y a donc des aristocrates dans ce pays de moricauds?... Ah! bigre! si je savais lire, voilà une inscription, comme sur la lame de sabre du papa Martial, une fameuse lame de sabre donnée par la Convention au brave cher homme après Fleurus... Bon! le matelot revient, mettons tout en place... Il est un peu crânement logé, le collègue, mieux que je ne le serai jamais. — On va nous servir, dit Smarth en entrant; mettez-vous à votre aise, camarade, ôtez votre capote si elle vous gêne: la terre et la mer vont fraterniser. — Ça va, fit le sergent; je vois que vous êtes un bon lapin.

Deux domestiques apportèrent une table toute servie,

comme dans les vaudevilles, mais mieux qu'au théâtre, la table était copieusement et délicatement garnie.

— Ne perdons pas de temps! s'écria Smarth, on ne sait pas ce qui peut arriver. — Quoi qu'il arrive, répliqua Martial, je ne sortirai d'ici qu'avec une ration complète; et il flaira en Lucullus les excellentes choses étalées sous ses yeux. — Maintenant, mes enfants, dit Smarth aux domestiques, nous avons tout ce qu'il nous faut pour le quart-d'heure; le vin est frais, l'eau... nous n'en boirons guère; allez donc vous promener, nous nous servirons nous-mêmes; n'est-ce pas, camarade? — Oui, oui. — Je vous sonnerai pour le dessert et le café... allons, filez... A table, jeune militaire. — Ah ça, mon cher collègue, dit Martial en attachant à sa cravate le bout d'une serviette éblouissante de blancheur, il paraît qu'on est passablement payé chez vous, dans la marine? — Pourquoi donc? — Vous êtes mieux servi qu'un général de division de la République française. — Les choses ont donc bien changé, de l'autre côté de l'eau? répondit Smarth en préparant la sauce d'un superbe homard; j'ai vu le temps où les amiraux de ce bon pays de France menaient un fameux train... Dame! faut avouer aussi qu'ils se battaient dur. — Et vous connaissez la France? — Un peu. — Au fait, les marins connaissent tous les pays; mais c'est drôle, tout de même... Drôle, quoi? — Vous ne vous fâchez pas? — Jamais... Servez-vous, collègue; si vous aimez le piment, vous en avez sous la

vail. Pour mettre sa probité à l'épreuve, le maréchal voulut cependant lui payer une partie du prix convenu. — Quand tu l'auras terminé, tu me rapporteras le bijou à Alger, lui dit-il. — Je te le rapporterais plutôt en France, si cela était nécessaire, répondit le Kabyle. — Et deux jours après il revenait avec le bijou complètement achevé, et le premier il rappelait la somme qu'il avait reçue en compte.

« Ce sont de singuliers gens que ces Kabyles ! Il y en a beaucoup dans nos bataillons de tirailleurs algériens ; plusieurs sont des tribus mêmes que nous avons combattues, et cependant presque jamais de désertions. Au jour du combat, ils étaient plus terribles, profitant contre leurs concitoyens de leur connaissance du pays, les premiers à incendier les villages et leurs propres maisons. « C'est la loi de la guerre, disent-ils, et pas un ne songerait à s'en plaindre.

« Autrefois, la question des otages était une des grandes difficultés pour traiter ; aujourd'hui rien de plus simple : les premiers ils viennent se remettre comme otages entre les mains de l'autorité française, et pas ne serait besoin de les garder. Ils savent que nous ne les traiterons pas mal, et si on leur accorde de retourner un jour chez eux, le lendemain d'eux-mêmes, ils reviennent. » — Baudouin.

FAITS DIVERS.

LA COMÈTE. — Voilà le monde redevenu inquiet : la fameuse comète, qui devait tout bouleverser dans la fatale journée du 13 juin, n'était en retard que de quelques jours. Les astronomes l'ont aperçue dans les profondeurs du ciel ; elle s'avance à pas de géant vers notre globe : gare la comète !

On lui trouve, il est vrai, la chevelure peu épaisse ; mais la puissance des comètes n'est pas toute dans leurs cheveux, comme celle de Samson. Et d'ailleurs, avant Charles Quint, la chevelure des dames apparaissait dans tout le luxe de sa taille, tandis qu'aujourd'hui, si quelque chose se développe et s'étale jusqu'au monstrueux, ce n'est pas la chevelure. Qui sait si la comète de 1857 n'a pas voulu se conformer à nos modes, avant de faire son apparition chez nous ? Et ne peut-on voir là une excuse plus que suffisante de l'impolitesse de son retard et la justification probable de son identité ?

Quoi qu'il en soit, elle est là, à deux pas de notre sphère visible, et elle approche encore à l'heure où j'écris. C'est un Français, M. Dieu (le gnetteur officiel des comètes à notre Observatoire impérial), qui nous l'a annoncée ; mais l'astronome berlinois, M. Klinkerfues, l'avait vue avant lui. Décidément, c'est un allemand qui devait nous la montrer. Fâcheux Allemand ! Troubler ainsi le repos du monde, avec cet air flegmatique et innocent de la conviction scientifique ! C'est peu respecter les susceptibilités françaises. Les mauvaises nouvelles ne s'annoncent pas ; ou, si on ne craint pas de les communiquer, on les voile à demi, on biaise ; mais qu'y faire ? La politesse de ces savants, c'est de dire crument et cruellement la vérité.

A son aspect vague et diffus, M. Klinkerfues eut peine à la reconnaître ; il ne voulut pas voir, dans la comète du 22 juin, la fameuse comète de Char-

les-Quint. Aujourd'hui il n'y a plus de doute à cet égard. Ni sa forme, ni ses dimensions, ni surtout l'inclinaison de son orbite ne permettent de l'assimiler un moment au magnifique astre de 1556. Elle est aujourd'hui à peu près au maximum de son éclat et nous la voyons à peine. Elle aura disparu, que peu de personnes auront eu le plaisir de marquer sa place au ciel. Regardons-la donc comme non avenue, et attendons-nous à voir la comète véritable, celle qui causa l'effroi du 13 juin, venir, en 1858, renoueler nos appréhensions, et prouver, une fois de plus, par l'effet que produira son inoffensive apparition, qu'il y a une tradition de foi et de lumières, et que les siècles les plus éclairés ne sont pas toujours les moins crédules.

Le 14 juillet 1857.

V. L.

(*Courrier des Familles.*)

DERNIÈRES NOUVELLES.

Beranger vient de mourir, l'Empereur a décidé que pour honorer sa mémoire les frais de ses funérailles seraient faits par la liste civile impériale.

La dépêche télégraphique suivante donne les nouvelles les plus récentes de la Kabylie :

« Fort-Napoléon, le 11 juillet, à 5 heures du soir.

« Le gouverneur général à M. le général de Cissey, à Alger.

« Tamasguida des Beni-Touragh, le 11 juillet.

« Les divisions Renault, Mac-Mahon, Maissiat et Yusuf, par des mouvements combinés, ont occupé, ce matin, simultanément tout le pays des Illoul ou Malou, des Beni-Touragh et des Illitt.

« Nos braves troupes ont gravi avec un entrain inexprimable les pentes rocheuses de ces retraites réputées inaccessibles.

Tous les villages ont été immédiatement enlevés et le drapeau français planté sur l'un des pics les plus élevés de la crête même du Djurdjora. »

(*Constitutionnel.*)

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

Du 9 au 16 juillet.

Compte-rendu extrêmement favorable de la Banque ; réduction de l'intérêt des bons du Trésor ; baisse nouvelle sur les blés et les farines ; tels sont, pour cette semaine, les faits saillants de notre situation industrielle et commerciale. Baisse générale, à peine interrompue : tel est le bilan de la Bourse. Se peut-il voir un contraste plus saillant et en apparence plus anormal ?

Le marché persiste dans son attitude découragée, et les velléités de hausse, qui de temps à autre se manifestent, ne tardent pas à disparaître devant l'affluence des offres. Il se fait peu de nouveaux achats. Les grands capitalistes et la haute Banque restent en dehors de la Bourse, et beaucoup d'entre eux ont réalisé une forte partie de leurs portefeuilles.

Il ne faut pas s'effrayer outre mesure de cette persévérante faiblesse de la Bourse : sans doute son aspect, cette semaine, était fort triste ; sans doute, la baisse qui s'est déclarée sur toutes les valeurs sans exception, est un symptôme affligeant, mais nous pensons que le découragement auquel les capitaux s'abandonnent depuis quelque temps, est plus superficiel que sérieux, comme

il ne procède pas de causes essentiellement fondamentales, il ne saurait résister à l'évidence des faits et du raisonnement. L'influence de l'exemple est surtout puissante sur notre marché ; si quelques gros capitalistes prenaient l'initiative des achats, on verrait promptement les demandes reparaitre en foule, et les valeurs recherchées avec un empressement qui donnerait à la hausse un élan irrésistible.

Depuis qu'elle a perdu le cours de 67 fr., la rente 3 0/0 n'éprouve plus que des fluctuations insignifiantes. Elle est rivée entre 66. 80 et 66. 90 ; la rente 4 1/2 est assez ferme à 92. La Banque de France se négocie constamment à 2900, le Crédit foncier à 370.

Le Crédit mobilier est très-lourd, au-dessous de 900 fr. Cette valeur est continuellement offerte. Les chemins de fer suivent l'impulsion rétrograde que leur a donnée la rente. Les grandes lignes sont surtout affaiblies ; la clôture de la souscription aux actions nouvelles va sans doute leur rendre un peu de fermeté.

Le Beziens commence à se raffermir, après avoir flechi par suite d'exécution d'acheteurs en retard de versement. Ses obligations commencent à se négocier sur le marché.

La Compagnie des Ardennes est en grande faveur. Ses titres sont fort recherchés, en vue de souscrire aux nouvelles actions en cours d'émission.

Parmi les grandes valeurs industrielles, les Caisses d'escompte et la Compagnie générale de Crédit en Espagne figurent au premier rang dans l'estime des capitalistes, et donnent lieu à des négociations actives.

La Caisse centrale de l'Industrie se tient à 153 fr. La Compagnie marbrière du Maine se négocie au pair, et la Compagnie centrale du Gaz est recherchée à titre de placement très-sérieux.

A. DUPONT.

(*Correspondance générale de l'Industrie.*)

Nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs en leur recommandant l'usage des PLUMES-DUPRÉ, nous nous servons de ces plumes et constatons leur supériorité sur toutes les autres.

Les perfectionnements obtenus par M. Dupré tiennent à l'ingénieux système qu'il a trouvé pour diriger d'une manière égale, régulière et facile, l'écoulement de l'encre dont la plume est chargée. — Voir aux annonces.

L'ÉLIXIR RASPAIL, de COMBIER-DESTRE, de Saumur, vient d'obtenir une nouvelle médaille à l'exposition du Mans (Sarthe).

Malgré l'augmentation toujours croissante des alcools de vin que M. Combiér fait distiller à son compte dans le midi, et le prix extraordinaire où se sont élevés les sucres, il n'a jamais changé ses prix ni ses qualités, préférant un moindre bénéfice à l'emploi des alcools industriels et des sirops de féculé, tenant à se conserver la réputation qu'il s'est acquise jusqu'à ce jour.

MM. les débitants et consommateurs sont priés d'exiger le cachet sur la cire et les étiquettes ornées de médailles que M. Combiér seul possède. (380)

BOURSE DU 14 JUILLET.

3 p. 0/0 baisse 03 cent. — Fermé à 66 75.

4 1/2 p. 0/0 hausse 23 cent. — Fermé à 92

BOURSE DU 15 JUILLET.

3 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 66 65

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 92.

P. GODET, propriétaire-gérant.

main. — Merci... j'aurais cru que les marins de Saint-Domingue étaient des marins pour la frime, histoire de rire. — Ah bah ! fit Smarth avec bonhomie ; il y a du vrai dans ce que vous dites là, car, à Saint-Domingue, on compte deux marins d'autrefois et beaucoup de marins d'aujourd'hui. Je suis d'autrefois, mon cher, moi et le maître de cette maison, comprenez-vous ? je jouis de ma retraite... Un verre de bordeaux ? c'est du vieux, et il a roulé pendant quatre ou cinq ans dans la cale du vaisseau le Triton... vous m'en direz des nouvelles. — Ah ! matin ! c'est un peu chouette ! Quel velours !... Savez-vous, collègue, que votre gouvernement fait bien les choses... Voyons, là, sans vous questionner, qu'est-ce qu'on vous donne pour votre retraite ? — Zéro. — Vilain chiffre... Vous êtes donc crânement riche ? — Moi, je n'ai pas le sou... Prenez donc de ce salmis de pluviers. — Je comprends ; vous avez servi avec le maître de la maison, et vous êtes chez lui comme chez vous. — Justement. — Mes compliments, collègue ; c'est une fameuse chance que vous avez eue là. Et, dites-moi un peu, puisque nous sommes en train de jacasser, votre patron, quel grade a-t-il ? — Contre-amiral, en retraite comme moi et aussi bien payé que moi. — S'il a bien servi, ce n'est pas trop. — Mon garçon, reprit Smarth avec gravité, quand tu auras fait la moitié de la besogne que l'amiral et moi avons faite, tu pourras te coucher et dormir, ton temps n'aura pas été perdu. — Hum ! quoique jeune, ne

me prenez pas pour une recrue ; v'là sept ou huit ans que je me promène la baïonnette au canon... mais ne parlons pas de ça. — Allons, camarade, reprit Smarth en riant, ne cherche plus à retenir ta langue ; il ne faut pas longtemps à un vieux timonier comme moi pour connaître son monde, et puisque je te tutoie, sois bien sûr que j'en ai le droit. — Je vous le permets bien volontiers, mais le droit... — Eh oui, le droit ; regarde cet œil crevé, regarde ce bras traversé d'une balle, et regarde cette poitrine labourée d'un coup de sabre ; est-ce que je ne suis pas ton ancien, est-ce que ce ne sont pas tes ennemis qui m'ont fait tous ces cadeaux ? Va, je leur ai tout rendu et en belle monnaie. — Mes ennemis ? fit Martial avec étonnement. — Je suppose que les Anglais ne sont pas tes amis ? — Ah ! les gredins !... Comment, l'ancien, vous vous êtes chamaillé avec l'Angleterre ? — Écoute, petit, mais avant, une question... qu'est-ce que tu fais ici, traîné à la remorque de ce tas de canailles, Dessalines et consorts ? — Eh bien, à la bonne heure, vous ne vous gênez pas ; vous appelez au moins les gens par leur nom.

Martial se servit une nouvelle rasade en riant du meilleur cœur, et reprit :

— Je ne peux pas vous répondre comme je le voudrais ; sachez seulement que je suis ici par hasard, que... allons, allons, ne m'en faites pas dire plus que je ne dois... J'ai eu de la chance et du guignon ; de la

chance parce que voilà un fameux dîner, du guignon parce que... Du diable si vous me tirez un mot de plus.

Pendant que le sergent parlait, Smarth l'examinait avec soin, et lorsqu'il eut fini, le marin lui dit :

— Soit, je sais le reste ; tu fais partie de l'armée française qu'on attend ici d'un jour à l'autre ; le hasard t'a jeté sur la côte de l'île, on t'a pris, et avant peu tu seras fusillé ou pendu ; ton compte est clair, mais ce n'est pas gai.

Martial ne broncha pas ; son visage fut impassible. Smarth continua :

— C'est là leur façon de faire la guerre, jusqu'à ce que la France leur donne des leçons à leurs dépens. J'aime à croire que ce sera bientôt... Tu le vois, garçon, je n'ai qu'un œil, mais il est bon, et je t'engage à mieux cacher ton jeu si tu veux faire de la politique, car, si je n'étais ton ami, j'en saurais assez pour te faire expédier dans l'autre moule. Je suis ton ami parce que j'ai le cœur français, parce que j'ai servi la France pendant près de quarante ans, parce que j'ai été blessé six fois sous son drapeau... — Vous ! s'écria Martial avec une joie d'enfant. — Tu es en ce moment chez le comte de Cardonne, ancien officier général dans la marine du roi Louis XVI, le meilleur et le plus braves des hommes... A la santé de la France, mon garçon, de ce beau pays que je voudrais tant revoir avant de mourir.

(*La suite au prochain numéro.*)

Etude de M^e COULBAULT, avoué à Saumur.

Demande en séparation de biens.

Par exploit du ministère de M^e Vaillet, huissier à Saumur, en date du quatorze juillet mil huit cent cinquante-sept, enregistré, la dame Jeanne-Marie Tremblay, épouse du sieur Pierre Besnard, cultivateur, avec lequel elle demeure à Saint-Clément-des-Levées, a formé contre ledit sieur Besnard son mari, la demande en séparation de biens et M^e Coulbault, avoué près le Tribunal civil de première instance de Saumur, demeurant dite ville, rue du Marché-Noir, a été constitué pour la demanderesse sur ladite assignation.

Pour extrait certifié conforme par moi, avoué soussigné, à Saumur, le seize juillet mil huit cent cinquante-sept.

(413) **COULBAULT.**

La Société-Centrale des Manutentions de France, formée au Capital de six millions, divisés en 12,000 actions de 500 francs devant produire 20 % de bénéfices annuels, est représentée à Saumur par M. PAPILLON fils, rue de l'Hôtel-Dieu, chez lequel on souscrit.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIERE

Après décès.

Le mardi 21 juillet 1857, à midi, et jours suivants s'il y a lieu, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur, au couvent de l'Ordre de Sainte-Anne, à Nantilly, dans la chambre où est décédée Françoise Béhu, veuve Vata, propriétaire, à la vente publique aux enchères de son mobilier.

Il sera vendu:

Lits, couvertures, matelas, traversins, rideaux, couvertures, draps, serviettes, essuie-mains, chemises, quantité de bons effets, commode, armoire, pendules, chaises, fauteuils, une jolie table antique à pieds tournés, et autres objets.

On paiera comptant plus 5 p. %.

Etude de M^e DION, notaire à Saumur.

A VENDRE

de suite,

Une MAISON, située à Saumur, rue Haute-Saint-Pierre, occupée par l'OEuvre du Fourneau alimentaire et autres locataires.

S'adresser à M^e DION. (416)

A VENDRE

Pour cause de départ.

La MAISON de M. le capitaine de Chaumontel, située à Saumur, petite rue Beurepaire, consistant en salon de compagnie, salle à manger, cuisine, lingerie, plusieurs chambres à coucher, grenier, écurie remise, serre et jardin.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (417)

SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.

ADJUDICATION

de FOIN ET DE LUZERNE

Le samedi 25 juillet 1857, à la Mairie de Saumur, il sera procédé, à 3 heures du soir, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture de Foin et de Luzerne à livrer dans le magasin militaire de la place de Saumur.

L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la Sous-Intendance militaire (rue de Bordeaux, n^o 2), où le public sera admis à en prendre connaissance. (401)

A LOUER

Une PETITE MAISON bourgeoise, située au carrefour du Chapeau, commune de Saint-Lambert-des-Levées, consistant en deux chambres basses, deux chambres hautes, greniers, écurie, cave, parterre et jardin potager.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (334)

A VENDRE

Présentement,

Un JARDIN, rue de la Reine-de-Sicile.

S'adresser à M^e LE BLAYE. (147)

A LOUER

MAISON AVEC MAGASINS,

Touchant le Pont Cessart et le quai du Gaz.

S'adresser à Duvau-Girard fils, qui y exploite le commerce en gros, des vins et spiritueux, lequel il cédera également, si on le désire. (375)

DEUX MAISONS

A LOUER PRÉSENTEMENT

Ou pour la Saint-Jean,

L'une rue du Puits-Neuf, l'autre rue de la Mairie.

S'adresser à M. JUCHAULT, rue d'Orléans. (199)

A VENDRE

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ

Située à 6 kilomètres de Poitiers, avec avenue sur une route impériale, parc de 60 hectares au centre de la propriété; maison de maître et trois corps de ferme. Ce domaine forme un bel ensemble de 238 hectares 91 ares; il existe une superficie considérable sur cette propriété.

S'adresser, pour avoir des renseignements et traiter, à M. DIXMIER, à Saumur. (378)

Etude de M^e DUTERME, notaire à Saumur.

A VENDRE

Une MAISON, avec Jardin, contenant environ 20 ares, en excellentes terres rapportées, et garni d'une grande quantité d'arbres fruitiers, située à Preste, commune de Distré, près de Saumur.

S'adresser, pour traiter, à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (388)

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

La ferme de la DURBELLERIE, appartenant à M. Boutiller de Bauregard, située dans la commune de Villebriant, exploitée par Henri Esnault, et d'une contenance de 12 hectares 45 ares 81 centiares.

S'adresser audit M^e LEROUX. (354)

A CÉDER

PRÉSENTEMENT,

Un HOTEL fort bien achalandé,

Situé près Saumur.

S'adresser au Bureau du Journal.

A LOUER

Présentement,

APPARTEMENTS au 1^{er} étage, avec caves et greniers.

S'adresser à M^{me} V^e ROGERON, rue Saint-Nicolas. (400)

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

La propriété de FELINE, dépendant de la succession de M. Berthelot, située dans la commune de Saint-Hilaire-Saint-Florent, sur la route de Saumur à Gennes, à 3 kilomètres de Saumur.

Elle consiste en petite maison de maître, cour, jardin, maison de fermier, bâtiments d'exploitation, terres, ouches, pâtis, prés, vigne et bois-taillis; le tout de la contenance de 29 hectares 61 ares 5 centiares.

S'adresser audit M^e LEROUX. (353)

A VENDRE

UNE MAISON, sise sur la levée d'Enceinte, occupée par M^{me} Cousillan.

S'adresser à M^e DION, notaire.

A VENDRE

Une MAISON, appartenant à M. Bournillet, située à Saumur, rue de la Bilange, occupée par le sieur Guichard marbrier et autres, et joignant au nord la rue de la Bilange, au midi la rue de la Monnaie et le sieur Guillemet, cafetier, au levant la rue de la Fidélité, au couchant M. Maupoint.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (352)

A VENDRE

UN BEAU PRESSEUR TROYEN.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

OU A ARRENTER

Un FONDS de boulanger bien achalandé et susceptible d'augmentation, situé à Fontevault, Grand-Roe, avec la maison dans laquelle il s'exploite depuis plus de soixante ans.

S'adresser au propriétaire, M. HERBAULT, ou à M^e HUDAULT, notaire à Fontevault. (376)

FONDS

de Boutique de Revendeur

A CÉDER,

ET MAISON GARNIE OU NON GARNIE,

A louer présentement,

Le tout situé, rue Saint-Nicolas, 72.

S'adresser à M. CHARTON, qui l'occupe, ou au bureau de pesage et mesurage publics. (264)

COLLE BLANCHE LIQUIDE.

Cette Colle s'emploie à froid. Elle remplace avec avantage la colle de pâte, la colle forte, la colle à bouche, etc., etc. On peut s'en servir pour carton, porcelaine, verre, marbre, bois, fleurs, etc., etc.

Prix du flacon 50 cent.

Dépôt à Saumur, chez M. LECOTTIER, relieur, rue du Petit-Maure, 12, et à Paris, chez M. GAUDIN, 6, rue Mezières, pour vente en gros.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

ABONNEMENTS PAS DE PRIME, MAIS DEUX NUMÉROS PAR MOIS AU LIEU D'UN BUREAUX A PARIS

Rue Ste-Anne, 64.

Un an, 6 mois.
PARIS 15f. 8f.
DÉPARTEMENTS. } 18f. 10f.
Corse, Algérie }
Etranger, selon le tarif postal.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

Envoyer franco au Directeur un bon de poste ou sur Paris, ou s'adresser aux Libraires et aux Messageries.

(Journal des Dames et des Salons. — 4^e ANNÉE. — Sous le patronage de M^{me} la comtesse DASH)

Est le seul journal du genre auquel son immense succès en France et à l'étranger ait permis d'offrir à ses abonnées, sans augmentation de prix, DEUX NUMÉROS par mois au lieu d'un. Elle publie PAR AN 24 numéros grand in-8^e, édition de luxe, rédigés par les sommités de la littérature, 24 gravures de modes colorées, dessinées par M^{me} Heloise Leloir; 15 Planches de Broderie par nos premiers dessinateurs en ce genre; — 15 Planches de Patrons de Robes, Manteaux, Chapeaux, Vêtements d'Enfants; — Plusieurs Planches colorées de Tapisserie, Filet et Crochet; — environ 40 Morceaux de Musique pour Chant et Piano; — et une multitude de Travaux de Dames en Tapisserie, Filet, Crochet, Tricot, etc.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre.

Certifié par l'imprimeur soussigné,

En mairie de Saumur, le